

BÂLE EMBALLÉ

Cette année encore, en juin, la foire suisse Art Basel a comblé amateurs, collectionneurs et professionnels les plus exigeants. Plus nombreux que jamais, ils n'ont pas hésité à mettre la main au portefeuille. Voici ce qu'il faut retenir de ce grand cru et les 5 œuvres qui ont fait sensation.

A trente-cinq ans bien sonnés, Art Basel est toujours la plus dynamique, la plus ambitieuse, la plus innovante, la plus conviviale, la plus professionnelle, la plus riche, la plus sélective des foires... En bref, la meilleure au monde dans sa spécialité, sans l'ombre d'un doute ni d'une rivale, à l'exception de sa petite sœur Art Basel Miami qui, en deux ans d'existence, s'est imposée comme *la* foire du continent américain, éclipsant toutes les autres.

S'il fallait trouver un défaut à Art Basel, ce serait son gigantisme. Que l'on y passe une journée ou quatre, on en ressort groggy, sonné par la profusion des images, des sensations, des rencontres, mais pourtant frustré de n'avoir pas tout vu, tout capté. À la fois saturé mais toujours sur sa faim. En plus de ses 270 stands répartis sur deux étages, des 69 projets monumentaux de la section Art Unlimited, installée depuis 2000 dans un vaste hall adjacent conçu à cet effet, Art Basel offrait, pour la première fois et en partenariat avec le joaillier Bulgari, une série de débats passionnants, les «Art Basel Conversations». Menées par des figures du monde de l'art, de Kaspar König, directeur du musée Ludwig de Cologne, à Lisa Dennison, conservatrice en chef du Guggenheim de New York, en passant par Hans Ulrich Obrist, commissaire d'exposition au musée d'Art moderne de la Ville de Paris, elles ont fait salle comble, dimanche matin compris. Autre nouveauté de cette édition, une journée professionnelle programmée, non pas en avant-première, mais le dernier jour. Si tous les exposants n'ont pas bien saisi le but de l'opération – relancer l'intérêt d'un public un peu sur les rotules en fin de foire –, pour l'occasion, une centaine d'entre eux avaient prévu une animation spéciale sur leur stand : signature de livre, exposition personnelle, accrochage thématique, rencontres avec les artistes... Jamais, d'ailleurs, la présence de ces derniers à Bâle n'avait été aussi forte, à commencer par ceux, comme Paul McCarthy ou Monica Bonvicini, venus superviser l'installation de leurs œuvres en plein air, sur la toute nouvelle Messeplatz. Récemment agrémentée d'un bassin de 60 mètres de long bordé d'un muret – idéal pour souffler un peu avant de courir à Liste, la foire des jeunes (galeristes et artistes)

installée à deux pas dans une brasserie désaffectée –, cette place remodelée par l'artiste autrichien Heimo Zobernig accueillait une dizaine d'œuvres, dont l'énorme sculpture gonflable de McCarthy qui se dressait au sommet du Whitney Museum pendant la récente biennale du même nom à New York.

L'immense mérite d'Art Basel tient au fait qu'elle ne se contente pas d'être la meilleure. Chaque année, elle innove, elle progresse, grâce à la détermination de son jeune directeur, Samuel Keller, à l'écoute de la moindre critique ou suggestion. Soutenu par une municipalité et des institutions locales en totale synergie avec son action, fondation Beyeler en tête, il met tout en œuvre pour attirer, retenir et satisfaire sa double clientèle d'exposants et d'acheteurs. Ça marche, et même très fort cette année. Le jour du vernissage et le lendemain, ce fut la ruée. Au début, les transactions furent dominées par les Américains, pourtant moins nombreux qu'en 2003, où la foire coïncidait avec la biennale de Venise. En apparence indifférents à la faiblesse du dollar, ils ne se sont pas privés. Les Européens prirent le relais pendant le restant de la foire, y compris les Allemands qui, l'an dernier, n'étaient guère actifs. Ils ont acheté de tout. Beaucoup de peinture, de toutes nationalités mais avec une forte dominante allemande, des dessins à la pelle, mais aussi de la photo, de la vidéo, des sculptures et des installations monumentales, comme la *Fat House* d'Erwin Wurm, une coproduction Anne de Villepoix (Paris) et Ursula Krinzinger (Vienne), sur laquelle lorgnaient deux collectionneurs. Ou encore des œuvres totalement immatérielles, comme celles du jeune artiste berlinois Tino Sehgal, présenté dans la section Art Statements, sur le stand du Bruxellois Jan Mot, le seul délibérément ni numéroté ni signalisé de la foire. Les «œuvres» en question, pseudo-performances éditées à quatre ou six exemplaires et proposées entre 6000 et 20 000 euros, peuvent être «activées», selon les cas, par l'acquéreur, par des gardiens de musée ou par des intermittents du spectacle. L'artiste exige qu'elles soient payées en liquide, devant notaire, mais sans acte ni contrat écrit. Plusieurs institutions et collectionneurs très sérieux ont craqué, emballés par l'originalité du concept.

I. W.

